Zeitschrift: Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: - (1852)

Artikel: Les ruines de l'abbaye de Moutier
Autor: Viguet, C. O.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684271

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POÉSIES.

LES RUINES DE L'ABBAYE

DE MOUTIER.

A Messieurs les membres de la Société jurassienne d'émulation, formant la section de l'Erguel.

I.

Lorsque, seul et pensif, gravissant la colline,
Je passe sous ton mur par le temps affaibli,
Sous ton mur crevassé, vieille église en ruine,
Mon jeune front, alors, avec respect s'incline
Et de compassion mon cœur se sent rempli.

Oui, de compassion: c'est une triste chose
De voir près d'une tombe à peine déjà close
Les hommes s'agiter sans respect ni remords;
On aime qu'à son jour la vieillesse repose,
Que le bruit des vivants ne trouble pas les morts.

Et toi, tu ne l'as pas, pauvre tombe fermée,
Ce repos de la mort. Un village bruyant
Fourmille sous tes pieds, et la brise embaumée
Qui, venant des forêts, le traverse en fuyant,
T'apporte, au lieu d'encens, son bruit et sa fumée.

Puis, les petits enfants, démons dévastateurs,
Le soir, sous les tilleuls se rassemblent en foule,
S'attaquent à grands coups à ton mur qui s'écroule,
Et dont chaque débris, l'un après l'autre, roule
Aux applaudissements de ses cruels vainqueurs..

La profanation, insolente et grossière,
Sans honte chaque jour vient troubler ton repos,
De ta haute façade arracher quelque pierre,
Ou bien, en ricanant, sur ta sainte poussière
Charbonner une injure ou d'obscènes propos.

Car les hommes n'ont plus d'égard pour ce qui tombe;
Ils n'ont plus ce respect qu'inspire au cœur pieux
Un témoin du passé qni lentement succombe,
Une église en ruine et déserte, une tombe,
Tout ce qui porte au front un sceau religieux.

II.

Si, du moins, la forêt jusqu'à toi descendue
Avait pu t'enserrer de ses bras frais et verts,
Et s'était devant toi comme un voile étendue
Pour dérober au monde insultant et pervers
Tes murs, par le silence et l'ombre recouverts!

N'eût-il pas été doux, ô ma vieille ruine!
De ne voir, en ces murs où l'herbe s'enracine,
Que le chevreuil timide au pied vif et léger,
Le poète pensif qui devant toi s'incline,
Ou parfois la brebis échappée au berger?

De n'entendre de bruit que la chanson charmante
Qui s'échappe des nids quand revient le printemps,
Le zéphyr, caressant la forêt son amante,
Ou les feuilles que froisse en hiver la tourmente
Et qui pleurent ensemble au souffle des Autans?

Et de mourir ainsi, doucement, pierre à pierre,
Sans que le déshonneur vînt salir ta poussière,
Sans que la main de l'homme attaquât tes arceaux,
Dans sa cupidité hâtât l'heure dernière,
Et changeât tes débris en vils matériaux?

III.

Mais aussi, quand le jour aux ombres faisant place,
Chaque objet peu à peu dans le vallon s'efface,

Et chaque voix s'éteint à son tour ; — quand la nuit
Partout dans le village a fait cesser le bruit ;
— Quand ces joyeux enfants, dont les cris, les batailles
Troublent dans leur repos si souvent tes murailles,
Dorment de ce sommeil qu'on connaît à douze ans ;
— Quand tes murs, que la peur change en lieux malfaisants,
Aux femmes qui, le soir, s'en vont filer ensemble
Fournissent maint sujet d'histoires dont on tremble ;
— Quand nulle n'oserait, tant tu causes d'effroi,
A cette heure sinistre aller auprès de toi ;
— Alors tu peux jouir de la paix, du silence ,
Jouir du vent des nuits qui doucement balance
Les tilleuls t'ombrageant de leurs feuillages verts
Et plongeant leur racine en tes tombeaux ouverts.

Surtout ces longues nuits que Décembre ramène.....
Tandis que dans les bois un vent froid se promène
Arrachant à chaque arbre un long gémissement,
Ou que la neige au loin s'amasse lentement,
Tu les aimes, ces nuits ; nul bruit qui te déplaise !
Sous ton manteau glacé tu peux rêver à l'aise,
Et rêver longuement ; tu ne redoutes pas
Qu'un importun te vienne ennuyer de ses pas ;
Les ombres du passé devant toi se déroulent,
Et les heures, alors, bien doucement s'écoulent.
Quand le ciel, blanchissant à l'horizon lointain ,
Annonce que bientôt paraîtra le matin,
Quand la nuit lentement va retirer ses voiles,
Tu fais avec regret tes adieux aux étoiles ,
Car le jour n'est que vie, et bruit, et mouvement,
Et tout cela, pour toi, c'est l'ennui consumant.

IV.

Tu te souviens des anciens âges !
Au milieu des sombres forêts,
Soudain, dans ces vallons sauvages ,
La croix sur le front tu parais !
Foyer de vie et de lumières
Tu répandais sur les chaumières
Les rayons de la vértté ;
Auprès d'un peuple encor barbare

Dieu t'avait mise, comme un phare
Brillant d'une pure clarté.
Du Dieu qui sauve et qui console
Les serviteurs, brûlants d'amour,
Et des bras et de la parole
Au loin travaillaient tout le jour;
Et puis, c'était dans ton enceinte
Que s'asssemblait leur troupe sainte
Quand les heures du soir venaient,
Et ces corps maigris de fatigues,
Ces corps de leurs sueurs prodigues
Sur tes dalles se prosternaient.

Comme leur prière fidèle
Vers Dieu montait avec ferveur!
Quels trésors d'amour et de zèle
Se versaient aux pieds du Sauveur!
Sous tes arceaux, quels beaux cantiques
Retentissaient! — strophes antiques,
Latin rude, mais saisissant. —
Ne frémirais-tu pas encore,
Dis-moi, si quelque voix sonore
Te parlait avec cet accent?

Et quand, la semaine écoulée,
Les cloches du saint jour sonnaient,
De tous les points de la vallée
Vers toi les fidèles venaient:
Une voix aimée et bénie
A la foule ici réunie
De Jésus disait les leçons:
Bonne semence, dont le Maître
Seul a pn voir les épis naître,
Seul a recueilli les moissons.

Prières et saintes pensées,
Vœux ou regrets des pélerins,
Pieux désirs, larmes versées
Par le remords ou les chagrins,
Que de choses sous tes arcades
Ont passé! Que de cœurs malades

Cherchant et trouvant le repos,
D'âmes, enfin désaltérées,
De brebis longtemps égarées,
Rejoignant les divins troupeaux!

Pour les humbles aimable école,
Refuge des cœurs affligés,
Echo de la sainte Parole,
Port ouvert à tous naufragés,
Tu régnais, bénie et paisible,
Par l'ascendant irrésistible
De l'amour, de la vérité;
Tous, à tes pieux solitaires
Salués du doux nom de pères,
Rendaient un amour mérité.

V.

Oh! qu'ils sont loin, ces temps, et que je les envie!
Ces temps où l'on avait un but à conquérir,
Où le monde était plein de jeunesse et de vie,
Où la parole, au moins, d'œuvres était suivie,
Où l'on savait vaincre ou périr!

Hommes heureux! sachant ce que c'est qu'espérance,
C'était vers l'avenir que vous tourniez les yeux;
Vous n'avez pas conuu la triste indifférence,
Vous avez cru; — la foi, surmontant l'ignorance,
Vous rendait actifs et joyeux!

Qu'elle est loin, cette époque, à jamais disparue,
Où le moine, à la fois apôtre ou laboureur,
Maniait d'une main la bêche et la charrue,
Et de l'autre montrait à la foule accourue
Le ciel et la croix du Sauveur!

Un monde surgissait des débris du vieux monde,
Informe encor, cherchant et sa route et ses lois;
Mais, astre bienfaisant dans cette nuit profonde,
Rocher fixe au milieu des reflux de cette onde,
On voyait se dresser la croix.

Et ceux qui la portaient sur les monts, dans la plaine,
Au milieu des forêts, c'étaient des hommes forts,
Dont chaque battement de cœur, et chaque haleine
Appartenaient à Christ, et dont la vie est pleine
De dangers, de luttes, d'efforts.

Où sont-ils, de nos jours, les cœurs de cette trempe ?
Où retrouver un homme à ces hommes pareil,
Dans notre pauvre époque, hélas ! où chacun rampe ?
Qu'est, auprès de la leur, notre foi, faible lampe
Pâlissant devant le soleil ?

Que des hommes d'argent, sans cœur et sans pensée,
Des ignorants, bouffis d'un orgueil sot et vain,
Elevant jusqu'au ciel notre époque avancée,
Sur le noble berceau de l'œuvre commencée
Versent l'injure et le dédain ;

Sans nier le progrès, sans traiter d'imposture
Et d'œuvre de néant ce que les peuples font,
J'aime ces temps anciens, cette rude nature,
Pour ces hommes croyants, forts, quoique sans culture,
Je conserve un respect profond.

C. O. Viguet.